

16 Culture

Julie Semoroz, les chants de l'intéroception

MUSIQUE Sculptrice sonore engagée, l'artiste genevoise interroge le rapport de l'individu au temps mécanique et organique dans une œuvre poétique d'une poignante beauté. Sa dernière installation, présentée dans le cadre du FIFDH, questionne la communication interspécies. Rencontre

DAVID BRUN-LAMBERT
@brun_lambert

Quand on entre dans cette galerie genevoise, on la découvre agenouillée sur le sol nu, courbée sur un écran. Pull moutarde sur le dos, leggings bariolés et guêtres aux chevilles, Julie Semoroz nous entraîne aussitôt vers l'installation qui attend: 16 planches de bois de 3 mètres de haut chacune et légèrement inclinées. Au dos, des transducteurs ont été fixés qui génèrent des sons filtrés: grognements, bruissements, bredouillages, ce qu'on veut. On touche. «Doux comme l'avant-bras.» Zen, aussi. On s'y couche et notre corps est traversé de fréquences rassurantes. «Dans cette pièce, Douze mille vingt, je voulais poser la question d'une potentielle utopie, explique l'artiste, 36 ans, tra-

travers la vibration du son, par le regard, par le biais de l'électricité ou encore de manière chimique.»

«Aménager son temps»

Maintenant assis sur le ciment froid, nous percevons toujours plaintes et grommellements, comme si le bois exposé voulait se mêler à notre conversation. Ça la fait rire, la Genevoise qui, plissant les yeux derrière ses lunettes, montre un essai de la philosophe des sciences Vinciane Despret. Son titre: *Habiter en oiseau*. On lui préférerait *Enquêter avec d'autres êtres*. C'est le nom d'un cycle de rencontres donné par le Théâtre de Vidy-Lausanne et un impératif qui colle bien à la démarche belle et radicale de Julie Semoroz.

«Je propose des regards et suscite la réflexion sur l'es-

Julie Semoroz:
«Avec cette œuvre, je voulais poser la question d'une potentielle utopie.»
(ISABELLE MEISTER)



lectures intensives («sur l'accélération sociale, notamment»), équipes créées par affinités et le goût de discussions étalées «sur un temps long», afin de régler ce qui attend. Et puis enfin, il y a son corps: lui dont elle n'avait «aucune conscience» des années auparavant quand elle bossait «jusqu'à l'épuisement», qui s'est un jour «arrêté» et qui la force depuis à «aménager son temps». Alors Julie l'écoute, ce corps. Des limites qu'il lui impose, on croit comprendre qu'elle a puisé son principal sujet.

En peut-être cinq ans, Julie Semoroz est devenue une figure des musiques «expérimentales» en Suisse. A son actif, peu d'enregistrements, mais une suite intimidante de concerts improvisés, de performances solo bruitistes, de collaborations trans-disciplinaires ou de siestes musicales. Plonger dans

ses paysages distordus ou enlumines parfois, c'est fondre dans un voyage intérieur où quelquefois on souffre, mais où toujours on se trouve. «J'ai besoin d'être challengée», dit cette fille d'un ingénieur du son qui, gamine, traînait dans les backstages de JazzOnze+ ou Paléo. «J'aime essayer de nouvelles choses et explorer.»

Aussi, contribuer à dégommer une «société postindustrielle consumériste» que ses compositions saccagent comme à coups de griffes. «Ma trajectoire est sinueuse, pose-t-elle. J'ai étudié l'anthropologie, le journalisme et le cinéma à l'uni avant d'entrer à la Haute Ecole d'art et de design de Genève. Mes profs se nommaient Vincent Barras, Jacques Demierre ou Swann Thommen. Avec eux, j'ai compris qu'il existait une multitude de formats sonores possibles. Ça m'a libéré.

«En expérimentant le son, j'ai compris que je pouvais induire un discours politique à mon art. Je me suis alors sentie complète»

J'ai exploré les possibilités de ma voix et ai commencé à utiliser des loopers et des programmes sur ordinateur. En expérimentant le son, j'ai compris que je pouvais induire un discours politique à mon art. Je me suis alors sentie... complète.»

Julie Semoroz tâtonne, rapidement trouve, affirme sa patte,

exigeante et songeuse dans le même geste. Elle conçoit des concerts-performances pour une personne, glane du son au Japon, décolle pour le Chili plusieurs fois et s'y retrouve en pleine tournée lorsqu'éclate la guérilla. «J'ai une sensibilité particulière à la violence physique», souffle-t-elle, pudique.

Démarche multidisciplinaire

Vient *We Need Space*, dispositif multiforme montré au Grütli entre installations, mouvements, textes et sons. On lui propose ensuite une résidence artistique au CISA-Campus Biotech à Genève. Elle s'y passionne pour l'intéroception, perception par le système nerveux des modifications ou des signaux générés par l'état interne d'un corps, et y rencontre Didier Grandjean, professeur en neuropsycholo-

Plonger dans ses paysages distordus ou enlumines parfois, c'est fondre dans un voyage intérieur où quelquefois on souffre, mais où toujours on se trouve

queuse de sons et chercheuse à sa manière. Si dans dix mille ans il était possible d'établir une communication interspécies, comment communiquerait-on les uns avec les autres? Il y a tant de façons de le faire: à

pace urbain, l'écologie, l'utopie, le vivre-ensemble, avec une approche anthropologique mêlée à l'art», affirme-t-elle, intarissable lorsqu'il s'agit de préciser les dynamiques de son travail. On l'écoute alors lister:

Biens culturels coloniaux: un rapport d'ici à fin 2021

COLLECTIONS Le conseiller fédéral Alain Berset a proposé que l'Office fédéral de la culture fasse un état des lieux de la situation concernant les biens culturels coloniaux dans les musées suisses, à la suite d'une motion déposée par Carlo Sommaruga

CATHERINE FRAMMERY
@cframmary

Au Conseil des Etats ce lundi, le socialiste Carlo Sommaruga a finalement retiré sa motion demandant l'adoption d'une procédure fédérale pour que les musées de Suisse participent à la restitution des biens culturels enlevés à l'époque coloniale. Alain Berset a en effet proposé qu'un rapport d'ici à la fin de l'année fasse le point sur ce qui est déjà réalisé en matière de biens culturels coloniaux par l'Office fédéral de la culture, qui subventionne et encourage déjà la recherche de transparence, la diffusion de l'information et le retour de ces biens dans le cadre des conventions internationales. Le rapport doit aussi étudier ce qui pourrait être renforcé en Suisse et comment la collaboration internationale pourrait être intensifiée. La Commission de la science, de l'éducation et de la culture avait prôné le rejet de la motion du Genevois, estimant que l'arsenal de mesures actuelles est suffisant. ■

«Influence»: portrait d'un manipulateur

CINÉMA Publicitaire promu conseiller en communication, Tim Bell a fait l'opinion et les gouvernements pendant un demi-siècle sans souci de morale. Le documentaire qui retrace sa passionnante trajectoire de gentleman-voyou étouffe malheureusement sous une accumulation d'informations complexes. A voir sur le site du FIFDH

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Timothy John Leigh Bell, Baron Bell, était sans doute la plus parfaite incarnation de la morgue britannique. Le blason entaché de plus de vilénies qu'il n'y a de calembredaines dans la rhétorique trumpienne, il grille cigarette sur cigarette et, hautain, répond avec un sourire en coin aux questions des journalistes. En paix avec sa conscience, il raconte comment il est passé du monde de la publicité à celui de la communication, du «public relation» et de la manipulation.

Dans les années 1960, Tim Bell fait la promotion de limonades et de jeans. En

1970, il est promu directeur de Saatchi & Saatchi, célèbre agence internationale de publicité et fait campagne pour Margaret Thatcher dont il devient le spin doctor préféré et le confident. Pour la future Prime Minister, il recourt à la publicité négative avec des affiches dénigrant le Parti travailliste. La plus fameuse montre une longue file de chômeurs assortie d'un slogan sans appel: «Labour is not working» («Le Parti travailliste ne fonctionne pas»). «Personnellement, je hais les syndicats», confie Sir Tim, ravi d'avoir contribué à privatiser le processus politique.

Compagnies pétrolières

Deux journalistes sud-africains, Diana Neille et Richard Poplak, éditeur du *Daily Maverick*, évoquent la vie et l'œuvre de Tim Bell dans *Influence*. Entreprise excessivement complexe, le manipulateur ayant eu un pied sur tous les continents et une partition à jouer partout où le destin de la terre saignait. Il a arrangé les bidons de Mark That-

cher, fils de Margaret, empêtré dans une affaire de trafic d'armes avec l'Arabie saoudite. Au Chili, il participe à la mise en place du successeur de Pinochet et lorsqu'on le lui reproche, il rappelle qu'il n'a «rien à voir» avec les milliers de victimes faites par le dictateur. Il travaille pour l'oligarque Boris Berzovsky, pour les gouvernements biélorusse et sri-lankais, pour les compagnies pétrolières au Venezuela. Il touche plus de 500 millions de dollars du Pentagone pour une campagne de propagande en Irak...

Tensions raciales

L'Afrique du Sud est un des terrains de jeu préférés de cette glorieuse figure de l'ombre. Il fait campagne pour l'élection de Frederik de Klerk – mais c'est Mandela qui est élu. Puis, sous la présidence du très corrompu Jacob Zuma, il défend les intérêts des frères Gupta, milliardaires indiens dont les intérêts économiques se sont étendus jusqu'à influencer la politique gouvernementale. Sa société Bell Pot-

tinger est accusée d'incitation aux tensions raciales. Tim Bell prend la porte. Les temps changent. Un système s'effondre. Une génération de spin doctors se retrouve comme des «dinosaures de l'industrie de l'influence». Le père fondateur des *fake news* meurt en 2019, la conscience tranquille, fier du travail accompli: son job était certes «amoral» mais en aucun cas «immoral». Et puis, après tout, «je ne suis pas un prêtre»...

Les auteurs d'*Influence* ont rencontré une vingtaine de témoins, dont certains prestigieux, comme de Klerk ou Phumzile van Damme. Ils ont compilé de nombreux extraits d'interviews et images d'archives. Mais leur film court trop de lièvres. Les manipulations de Tim Bell et consorts sont trop complexes, trop singulières pour être fondues dans un compendium, fût-il méritoire, chacune d'entre elles méritant un récit approfondi. ■

FIFDH - 19e Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains. Genève 5-14 mars 2021.

L'installation *Douze Mille Vingt* de Julie Semoroz s'interroge sur une vibration inter-espèces, la mettant en sons, sensations et vidéos

L'être humain en résonance avec le vivant

BERTRAND TAPPOLET

Genève ► Dans cette recherche et installation à vivre chez Hall Nord, à Genève, jusqu'au 28 mars, la créatrice sonore Julie Semoroz s'intéresse aux fréquences et à leur champ d'application. L'œuvre situe le corps dans une ère holistique. Chaque personne serait capable de vibrer avec le monde à travers une écoute sensible du vivant affûtant ses intensités. Des sons enregistrés – voix humaines et vocalisations d'animaux entre autres – sont retravaillés. La rumeur ou bourdonnement ressemble à un lamento atmosphérique aussi apaisant qu'intrigant. Concrètement, «il y a seize pièces de bois d'arolle massif formant une installation sonore ou sorte d'organisme vivant. Les vidéos sont un écho à cette pièce. *Xyloscille* (bois oscillant). Le tout dialogue dans le même espace», pose l'artiste, qui mêle art et anthropologie.

«Wood Wide Web»

Par ses racines, l'arbre dessine un réseau interconnectant le vivant en forêt à la manière d'un cerveau. C'est possible l'une des sources d'inspiration de *Xyloscille*, ouvrant à une écoute fine avec et par le corps. «L'odeur du bois d'arolle a une action hypotensive sur les battements cardiaques, dont elle réduit la fréquence.» Quant à la vibration sonore traversant le bois, elle «propose une approche centrée sur l'intéroception». Soit la capacité à ressentir et à se représenter «les signaux provenant du corps». Et à communiquer avec son organisme.

Partant de *field recordings* (enregistrements sur le terrain), la texture sonore derrière les



Julie Semoroz à l'écoute de son installation. ISABELLE MEISTER

lattes boisées agrège notamment les cris détournés et ralentis de chimpanzés, animaux génétiquement les plus proches de l'homo sapiens. L'œuvre défend un corps sensible, prompt à percevoir l'invisible, à communiquer avec les espèces qui partagent son existence.

Berceau sonore

Le dispositif occupant la paroi nord du lieu dialogue avec d'autres oscillations audio. A découvrir par petits vibreurs, pour une «écoute en pleine conscience». Un des sons continus vient d'une pièce hypnotique et minimaliste pour orchestre et voix imaginée par le plasticien Yves Klein, la *Symphonie Monoton-Silence* (1947). A la manière d'un monochrome musical, la note ré est tenue

vingt minutes sans vibrato ou variation avant une durée musicale égale.

L'œuvre défend un corps sensible, prompt à percevoir l'invisible

Ensuite, Julie Semoroz a «remixé et modifié la partition avec des filtres, y ajoutant divers sons: criquets d'un parc de Xiamen (Chine), électroencéphalogrammes» et rumeurs sous-marines. Assis sur un banc d'Aïrolle, on est alors face à trois écrans. L'un diffuse une chorégraphie signée Jasmine Morand ouverte au somatique

et à l'inconscient ainsi qu'à la diffusion sonore. Comme en transe méditative, Julie Semoroz et le danseur Fabio Bergamaschi oscillent sur place dans une atmosphère amiotique. Un autre fait résonance aux expériences de terrain et résidences de créations menées par l'artiste au Chili depuis 2018. «Le désert a une dimension physique forte, marquante, dit-elle. Avec le réalisateur de la vidéo, Francisco Rios Anderson, nous avons discuté de l'utopie inter-espèces et de nos ressentis.» Sur le dernier moniteur défile une lente vue en macro, de végétaux notamment.

Art de l'échange

L'artiste sculpte une matière sonore fertile et organique, un terreau vibratile à couches mul-

tiples bruisant de vie et affûtant les intensités perceptives. A l'origine, elle souhaitait questionner «la manière dont l'humain s'est adjugé un rang démiurgique, sorte de divinité» pensant et produisant «au-dessus de la nature dont il s'est extirpé». D'où un scénario utopique dans la perspective de dix millénaires. Pour une communication inter-espèces accomplie et globale. Même si elle existe déjà en termes de flux électriques. «Le toucher d'une plante ou la proximité avec une personne induisent des formes plurielles d'échanges», glisse Julie Semoroz.

Malgré le joug pandémique étouffant l'expression scénique, l'opus est né de la collaboration avec le Flux Laboratory et le Centre interfacultaire en sciences affectives (CISA) de l'université de Genève avec le professeur Didier Grandjean, spécialisé dans la perception et la production de l'émotion par voie auditive. Il renoue avec l'essence de la performance partageuse et contemplative, *We Need Space*, présentée au Festival Archipel en 2019.

Douze Mille Vingt s'articule ainsi sur l'écoute dilatée et feuilletée, le temps ductile, la sculpture en résonances audio, les visions macro et micro de paysages, minéraux, végétaux, animaux et insectes sans présence humaine. Sur une chorégraphie pulsionnelle. L'ensemble dessine une troublante invitation à faire corps avec l'environnement. I

Halle Nord, 1 place de l'île, Genève, jusqu'au 28 mars. Présence de l'artiste les 27 et 28 mars.

Rens: halle-nord.ch et juliesemoroz.ch; reprise à La Nouvelle Comédie, 9 au 15 mai sous réserve des conditions sanitaires.

SEMAINE DE LA FRANCOPHONIE

ÉCRIVAINS DES ÎLES

La Semaine de la langue française et de la francophonie (SLFF) s'articule chaque année autour du 20 mars, Journée internationale de la francophonie. En Suisse, elle se déroule jusqu'au 28 mars, surtout en ligne. Thème choisi pour cette édition 2021: les îles francophones. Réunion, Seychelles, Guadeloupe, Martinique, Haïti, Polynésie française sont autant de destinations au cœur des programmes. «La plupart des événements seront proposés en ligne, tout en conservant, pour un grand nombre d'entre eux, la possibilité d'interagir avec les intervenants», expliquent les organisateurs helvétiques. En Suisse, la coordination de la SLFF est placée sous l'égide de la Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP). ATS Programme: www.slff.ch

POÉSIE

DÈCÈS D'ADAM ZAGAJEWSKI

Le poète polonais Adam Zagajewski est mort dimanche à Cracovie à l'âge de 75 ans. Né en 1945 à Lviv (actuelle Ukraine), Adam Zagajewski était l'un des auteurs contemporains les plus célèbres de Pologne, lauréat de nombreux prix. Il avait été cité plusieurs fois comme un possible prix Nobel de littérature. Il partageait son temps entre la Pologne et les États-Unis, où il enseignait la littérature à l'université de Chicago et était connu comme «le poète du 11 septembre». Il avait gagné ce surnom quand le magazine *New Yorker* avait choisi un de ses poèmes – *Try to Praise the Mutilated World* – pour la dernière page de son numéro spécial sur les attentats de 2001. Il a été un membre important du mouvement littéraire de la Nouvelle Vague polonaise, inspiré par la répression brutale par le régime communiste d'une vague de manifestations étudiantes en Pologne en mars 1968. ATS

LECTURES

BLAISE HOFFMANN ET SALOMÉ KINER EN LIFE

Les Lectures Canap font leur retour, transformées en Lectures Anti-Canap, restrictions sanitaires obligent. Depuis deux ans, l'AJAR organisait, en partenariat avec les Sofalesungen alémaniques, des rencontres atypiques dans des appartements privés avec de jeunes auteur-e-s de la scène romande. Après une interruption, le concept reprend, mais en plein air. La première Lecture Anti-Canap de la saison aura lieu dimanche 28 mars à 15h dans le parc de l'Hermitage à Lausanne: Salomé Kiner et Blaise Hofmann viendront parler de textes inédits ou à paraître. Rencontre limitée à 15 personnes, inscription obligatoire. APD

Rens. et inscriptions: sofalesungen.ch/fr

Lausanne-Kaboul dans le rétroviseur

Lausanne ► A partir du récit de voyage de Pierre Conne en 1970, l'expo «Faire route» agrège textes, photos et créations sonores.

La cathédrale de Lausanne accueille dès jeudi et jusqu'au 15 avril «Faire route». Cette exposition pluridisciplinaire se déploie autour d'*Impressions...*, un récit de voyage de Pierre Conne écrit à l'issue du raid Paris-Kaboul de 1970. L'auteur lausannois y retrace sa découverte de l'Orient.

La maquette de ce bel ouvrage photo-littéraire, sorte d'*Usage du monde*, a été retrouvée par la fille de Pierre Conne, Julie Hénoc, près de cinquante ans après sa conception. A ses côtés, une équipe de quatre chercheurs universitaires s'est penchée sur cet ouvrage, ainsi que sur des archives photographiques, documentaires et sonores exhumées pour l'occasion.

Cette riche matière leur a permis d'approfondir de nombreux sujets d'investigation artistiques, historiques, littéraires et religieux. Ensemble, ils ont questionné plusieurs itinéraires: celui d'une société en pleine mutation, celui de l'auteur qui, à 26 ans, entreprend un pèlerinage moderne en quête de sens, et celui de sa fille partie sur les traces de la mémoire de son père.

Photographies, textes et créations sonores sont organisés en contrepoint. Ils tentent de saisir la globalité des

L'expo est à voir à la cathédrale de Lausanne dans le cadre du Festival Histoire et Cité.

PIERRE CONNE



enjeux qui auréolent l'expérience d'un premier voyage en Orient à la fin des Trente Glorieuses.

L'exposition organisée par Julie Hénoc réunit les contributions de Daniel Maggetti (littérature romande),

Samuel Thévoz (géographie littéraire), Philippe Bornet (orientalisme) et Alexandre Grandjean (anthropologie des religions). Elle se déroule dans le cadre du Festival Histoire et Cité consacré au thème de l'évasion et piloté par l'université de Genève. ATS

Julie Semoroz, the songs of interception

MUSIC

A committed sound sculptor, the Geneva-based artist questions the individual's relationship with mechanical and organic time in a poetic work of poignant beauty. Her latest installation, presented during the FIFDH, questions interspecies communication. Meeting

When we enter this Geneva gallery, we discover her kneeling on the bare floor, bent over a screen. With a mustard jumper on her back, brightly coloured leggings and gaiters up her ankles, Julie Semoroz immediately leads us towards the installation that awaits us: 16 wooden planks, each 3 metres high and slightly inclined. On the back of each, transducers have been attached that generate filtered sounds: grunts, rustles, babbles, whatever you like. We touch. «Soft as a forearm.» Zen, too. We lie down on it and our body is traversed by reassuring frequencies.

“In this piece, Twelve thousand twenty I wanted to ask the question of a potential utopia,» explains the artist, 36 years old, a tracker of sounds and researcher in her own way. If in ten thousand years it were possible to establish interspecies communication, how would we communicate with each other? There are so many ways of doing this: through the vibration of sound, through the eyes, through electricity or even chemically.

“Organising time”

Now sitting on the cold cement, we still hear complaints and grumbling, as if the exposed wood wants to join in our conversation. It makes her laugh, the Geneva artist who, squinting behind her glasses, shows an essay by the science philosopher Vinciane Despret. Its title: Living as a bird. Investigate with other beings could have worked well as well; this is the name of a series of meetings organised by the Théâtre de Vidy-Lausanne and an imperative that fits well with Julie Semoroz's beautiful and radical approach.

«I propose views and encourage reflection on urban space, ecology, utopia, living together, with an anthropological approach mixed with art», she says, inexhaustible when it comes to specifying the dynamics of her work. We then listen to her list: intensive readings («on social acceleration, in particular»), teams created through affinities and a taste for discussions spread out «over a long period of time», in order to settle everything that is awaiting. And finally, there is her body: she was «totally unaware» of it years ago when she was working «until exhaustion», a body which «stopped» and has since forced her to «rearrange her time». So Julie listens to this body. From the limits it imposes on her, one understands that she has drawn her main subject.

In perhaps five years, Julie Semoroz has become a figure of «experimental» music in Switzerland. She has few recordings to her credit, but an intimidating series of improvised concerts, noise solo performances, cross-disciplinary collaborations and musical naps. Diving into her distorted or sometimes illuminated landscapes is to melt into an inner journey where one sometimes suffers, but where one always finds oneself. «I need to be challenged», says this daughter of a sound engineer who, as a child, used to hang out in the backstages of JazzOnze+ or Paléo. «I like to try new things and explore.»

Also, I wish to contribute to the destruction of a «post-industrial consumerist society» that her compositions destroy as if with claws. “My path is winding, she says. I studied anthropology, journalism and cinema at university before entering the Geneva School of Art and Design (HEAD). My teachers were Vincent Barras, Jacques Demierre and Swann Thommen. With them, I understood that there was a multitude of possible sound formats. That freed me. I explored the possibilities of my voice and started using loopers and computer programmes. By experimenting with sound, I realised that I could induce a political discourse to my art. It made me feel... complete.»

Julie Semoroz fumbles around, iterates, finds - quickly, asserts her mark, demanding and thoughtful all in one gesture. She conceived concert-performances for one person, gleaned sound in Japan, took off for Chile several times and found herself in the middle of a tour when the guerrilla war broke out. «I have a particular sensitivity to physical violence,» she says modestly.

Multidisciplinary approach

Comes We Need Space, a multiform installation, movement, text and sound shown at the Grütli. She was then offered an artistic residency at CISA-Campus Biotech in Geneva. There she became fascinated with interoception, the perception by the nervous system of modifications or signals generated by the internal state of a body, and met Didier Grandjean, a professor of neuropsychology of emotion and affective neuroscience.

«Twelve thousand twenty was nourished by our exchanges,» she says, «and by everything I turned to in order to shape my thinking on communication in the living world: neuroscience, philosophy and primatology.» As the humming continues, the wood begging for an embrace, we learn that Ensemble Contrechamps has commissioned her to write a two-minute piece that is «open to interpretation» and that musicians will perform in March in solo and acoustic performances in private homes. «In order to create it, I will manipulate animal sounds.»

[Le Courrier, Human beings in resonance with the living world, March 2021](#)

The installation Twelve thousand twenty by Julie Semoroz questions an inter-species vibration, putting it into sounds, sensations and videos.

Human beings in resonance with the living world

In this research and installation to be experienced at Halle Nord, in Geneva, until 28 March, the sound designer Julie Semoroz is interested in frequencies and their field of application. The work places the body in a holistic era. Each person would be able to vibrate with the world through a sensitive listening of the living sharpening its intensities. Recorded sounds - human voices and animal vocalisations among others - are reworked. The humming or buzzing sounds resemble an atmospheric lamento that is both soothing and intriguing. Concretely, «there are sixteen pieces of solid Arolle wood forming a sound installation or a kind of living organism. The videos are an echo of this piece, Xyloscille (oscillating wood). The different artistic propositions dialogue in the same space», says the artist, who mixes art and anthropology.

«Wood Wide Web»

Through its roots, the tree draws a network interconnecting the living in the forest like a brain. This is possibly one of the sources of inspiration for Xyloscille, inviting a fine way of listening with and through the body. «The smell of the Arolle wood has a hypotensive action on the heartbeat, reducing its frequency». As for the sound vibration passing through the wood, it «proposes an approach centred on inner perception». In other words, the ability to feel and represent «the signals coming from the body». And to communicate with one's organism.

Starting with field recordings, the sound texture behind the wooden slats aggregates diverted and slowed down vocalisations of chimpanzees, the animals genetically closest to homo sapiens. The work defends a sensitive body, quick to perceive the invisible, to communicate with the species that share its existence.

Sound cradle

The device occupying the north wall of the venue dialogues with other audio oscillations. To be discovered through small vibrators, for a «listening in full consciousness». One of the continuous sounds comes from a hypnotic and minimalist piece for orchestra and voice imagined by the visual artist Yves Klein, the Monoton-Silence Symphony (1947). Like a musical monochrome, the note D is held for twenty minutes without vibrato or variation before an equal duration of silence.

Julie Semoroz then «remixed and modified the score with filters, adding various sounds: crickets from a park in Xiamen (China), electroencephalograms» and underwater rumours. Sitting on a bench in Arolle, we are then faced with three screens. One screen broadcasts a choreography by Jasmine Morand, open to the somatic and the unconscious, as well as to sound diffusion. As if in a meditative trance, Julie Semoroz and the dancer Fabio Bergamaschi oscillate on the spot in an amniotic atmosphere. Another resonates with the field experiences and creative residencies conducted by the artist in Chile since 2018. The desert has a strong, striking physical dimension,» she says. With the video's director, Francisco Rios Anderson, we discussed inter-species utopia and our feelings.» On the last screen of the triptych, a slow macro view of plants, in particular, scrolls by.

Art of exchange

The artist sculpts a fertile and organic sound material, a multi-layered vibratory soil buzzing with life and sharpening perceptive intensities. Originally, she wanted to question «the way in which humans have taken on a demiurgic rank, a sort of divinity» thinking and producing «above nature from which they have extirpated themselves.» Hence a utopian scenario in the perspective of ten millennia. For an accomplished and global interspecies communication. Even if it already exists in terms of electrical flows. «The touch of a plant or the proximity to a person leads to multiple forms of exchange,» says Julie Semoroz. Despite the pandemic yoke stifling scenic expression, the opus was born of a collaboration with Flux Laboratory and the Interfaculty Centre for Affective Sciences at the University of Geneva with Professor Didier Grandjean, who specialises in the perception and production of emotion by auditory means. The project returns to the essence of the sharing and contemplative performance, We Need Space, presented at the Festival Archipel in 2019.

Twelve thousand twenty is thus based on dilated and layered listening, ductile time, sculpture in audio resonances, macro and micro visions of landscapes, minerals, plants, animals and insects without human presence. On a pulsating choreography. The whole is a disturbing invitation to be one with the environment.
